

G.A. HEINRICH "le *Parcival* de Wolfram von Eschenbach et la légende du Saint Graal" 1855, réédité en 1990 chez Pardès.

Frédéric Barberousse étendit la suprématie impériale sur le royaume d'Arles et de Bourgogne. Parmi ses vassaux se trouvaient les comtes de Provence et de Barcelone, dont la cour, alors la plus littéraire de l'Europe, accordait aux troubadours une généreuse et constante hospitalité. **Il faut bien admettre que la poésie provençale chemina à travers l'Allemagne** avec les barons qui portaient aux pieds de l'empereur l'hommage de leur comte : car Frédéric la connut et l'aima; il la cultiva même lorsqu'en 1162, après la destruction de Milan, il rencontra à Turin la cour brillante de Raymond Bérenger. Le comte de Provence était entouré de poètes de toutes les nations ; l'empereur voulut devenir leur émule, et les complimenta en vers provençaux. Il y avait trois siècles qu'un autre souverain de la Germanie, s'avancant à Strasbourg au-devant d'une population néo-latine, avait prononcé dans sa langue un serment devenu célèbre, et qui fut comme l'acte de séparation des deux races ; les vers de Frédéric Barberousse semblent être, au contraire, l'acte de leur réunion. Dès lors le haut allemand, l'idiome de la Souabe, devient la langue littéraire de l'Allemagne, et entreprend de lutter avec le provençal de souplesse et d'harmonie. Chevaliers, prêtres et bourgeois s'adonnent à la poésie, jaloux de mériter l'approbation de l'empereur. Lui-même ne veut point que sa cour brille d'un moindre éclat que celle de son vassal ; il s'entoure de poètes et encourage leurs essais ; simple dans ses mœurs et son costume, il veut que tout resplendisse autour de lui, et quand il vient en 1184 tenir la diète de Mayence, la magnificence qu'il déploie frappe pour longtemps les imaginations et des Allemands et des étrangers. Le Français Guyot de Provins déclare n'avoir jamais rien vu de pareil, et le minnesinger Heinrich de Weldecke, décrivant dans son *Énéide* les noces d'Irénée et de Lavinie, ne peut en donner à ses contemporains une idée plus belle qu'en les comparant à cette fameuse diète de Mayence : « Car, dit-il, cent ans passeront, et l'on n'aura pas cessé d'en parler et d'en écrire encore. »

Henri VI imite l'exemple de son père; ni ses projets de domination universelle, sitôt interrompus par la mort, ni ses tentatives pour rendre l'Empire héréditaire ne l'empêchèrent de sacrifier aux muses allemandes, et il figure parmi les minnesinger en tête du manuscrit de Manesse de Zurich. Sicilien d'origine et de naissance, Frédéric II entoura surtout de sa protection le berceau de la littérature italienne, et la poésie vulgaire en retint longtemps le nom de sicilienne. Mais sa cour fut l'asile des savants et des poètes de tout pays, et son influence se fit sentir jusqu'en Allemagne. Lui-même faisait des vers ainsi que son chancelier Pierre Des Vignes; son fils naturel Ernzio charma par la poésie les longues années de sa captivité ; son autre bâtard Manfred et l'infortuné Conradin, derniers rejetons de cette race destinée à périr sous le glaive de la maison d'Anjou, étaient aussi poètes. Tous les dons de l'intelligence semblaient s'être concentrés dans cette famille qui, au génie politique, à la valeur guerrière, unissait ainsi les grâces de l'esprit et la beauté du corps. Aussi conçût-on le prestige qu'elle exerça sur les imaginations malgré ses fautes et ses crimes , malgré les anathèmes du saint siège et la haine violente de ses ennemis. Barberousse vit encore suivant les légendes de l'Allemagne, et trente ans après la mort de Frédéric II, un imposteur pouvait encore à la faveur de son nom soulever presque toutes les villes de l'Alsace.

En même temps les croisades, en rapprochant et confondant tous les peuples, rapprochent toutes les traditions. L'unité se fait dans la littérature des nations chrétiennes ; les exploits de la chevalerie développent et répandent dans toute l'Europe le goût des chansons de gestes, et la France, qui joue le premier rôle dans ces périlleuses expéditions, a aussi la gloire d'imposer à toutes les nations ses fictions et ses légendes. Car les

croisades, qui donnent l'essor à la littérature chevaleresque, ne lui fournissent pas le sujet ordinaire de ses chants. Les passions du moment peuvent inspirer la poésie lyrique, mais la poésie légendaire vit nécessairement des souvenirs d'un autre âge. On sent les maux et les imperfections de son temps, et l'imagination se refuse à y placer l'idéal de la valeur ou de la courtoisie. Art contraire la légende, au nom du passé, donne en toute sûreté des enseignements dont on ne peut aller contrôler l'impuissance dans un siècle qui n'est plus. C'est le privilège du passé de prêcher la vertu, et cette faculté d'être indéfiniment embelli fait en quelque sorte son éternelle jeunesse. L'âge d'or de la chevalerie légendaire précède donc de beaucoup le siècle de la chevalerie véritable ; mais cet âge fictif a son histoire, fixée au moins dans ses plus grands traits. Les héros s'y groupent par familles, et les annales de chacune de ces familles forment ce qu'on appelle un cycle légendaire. Différentes contrées ont donné le jour à ces héros, mais tous ont traversé la France : c'est là que chacun d'eux a pris la physionomie qui lui est propre et qu'il gardera jusqu'à la fin du moyen âge ; c'est de là qu'ils ont passé dans les diverses littératures, dans les poésies des minnesinger et dans les œuvres de Wolfram d'Eschenbach.